F. Guénard / Master

Égalitarisme et anti-égalitarisme.

Séance 3 (textes)

J’ai parlé dans un essai précédent des quatre grandes révolutions qui se font remarquer jusqu’à nos jours : la destruction de la théocratie, celle de l’esclavage, celle de la féodalité, celle de la noblesse comme privilège (…). Ces quatre révolutions (…) sont autant de pas vers le rétablissement de l’égalité naturelle. La perfectibilité de l’espèce humaine n’est autre chose que la tendance vers l’égalité.

Cette tendance vient de ce que l’égalité seule est conforme à la vérité, c’est-à-dire aux rapports des choses entre elles et des hommes entre eux.

L’inégalité est ce qui seul constitue l’injustice. Si nous analysons toutes les injustices générales ou particulières, nous trouverons que toutes ont pour base l’inégalité.

Toutes les fois que l’homme réfléchit, et qu’il parvient, par la réflexion, à cette force de sacrifice qui forme sa perfectibilité, il prend l’égalité pour point de départ ; car il acquiert la conviction qu’il ne doit pas faire aux autres ce qu’il ne voudrait pas qu’on lui fît, c’est-à-dire qu’il doit traiter les autres comme ses égaux, et qu’il a le droit de ne pas souffrir des autres ce qu’ils ne voudraient pas souffrir de lui ; c’est-à-dire que les autres doivent le traiter comme leur égal.

B. Constant, *Mélanges de littérature et de politique* (1829), « De la perfectibilité de l’espèce humaine*»,* dans *Écrits politiques*, textes choisis, présentés et annotés par M. Gauchet, Paris, Gallimard, Folio, 1997, p. 712-715.

Ce n'est pas par hasard que les philosophes du XVIIIe siècle avaient généralement conçu des notions si opposées à celles qui servaient encore de base à la société de leur temps ; ces idées leur avaient été naturellement suggérées par la vue de cette société même qu'ils avaient tous sous les yeux. Le spectacle de tant de privilèges abusifs ou ridicules, dont on sentait de plus en plus le poids et dont on apercevait de moins en moins la cause, poussait, ou plutôt précipitait simultanément l'esprit de chacun d'eux vers l'idée de l'égalité naturelle des conditions. En voyant tant d'institutions irrégulières et bizarres, filles d'autres temps, que personne n'avait essayé de faire concorder entre elles ni d'accommoder aux besoins nouveaux, et qui semblaient devoir éterniser leur existence après avoir perdu leur vertu, ils prenaient aisément en dégoût les choses anciennes et la tradition, et ils étaient naturellement conduits à vouloir rebâtir la société de leur temps d'après un plan entièrement nouveau, que chacun d'eux traçait à la seule lumière de sa raison.

Tocqueville, *L’Ancien Régime et la Révolution* (1856), III, 1, Paris, GF-Flammarion, 1988, p. 231-232.

Vers le milieu du siècle, on voit paraitre un certain nombre d'écrivains qui traitent spécia­le­ment des questions d'administration publique, et auxquels plusieurs principes sembla­­bles ont fait donner le nom commun d'économistes ou de physiocrates. Les économis­tes ont eu moins d'éclat dans l'histoire que les philosophes ; moins qu'eux ils ont contribué peut-être à l'avènement de la Révolution ; je crois pourtant que c'est surtout dans leurs écrits qu'on peut le mieux étudier son vrai naturel. Les philosophes ne sont guère sortis des idées très générales et très abstraites en matière de gouvernement ; les économistes, sans se séparer des théories, sont cependant descendus plus près des faits. Les uns ont dit ce qu'on pouvait imaginer, les autres ont indiqué parfois ce qu'il y avait à faire. Toutes les institutions que la Révolution devait abolir sans retour ont été l'objet particulier de leurs attaques ; aucune n'a trouvé grâce à leurs yeux. Toutes celles, au contraire, qui peuvent passer pour son œuvre propre ont été annoncées par eux à l'avance et préconisées avec ardeur ; on en citerait à peine une seule dont le germe n'ait été déposé dans quelques-uns de leurs écrits ; on trouve en eux tout ce qu'il y a de plus substantiel en elle.

Bien plus, on reconnait déjà dans leurs livres ce tempérament révolutionnaire et démocra­tique que nous connaissons si bien ; ils n'ont pas seulement la haine de certains privilèges, la diversité même leur est odieuse : ils adoreraient l'égalité jusque dans la servitude. Ce qui les gêne dans leurs desseins n'est bon qu'à briser. Les contrats leur inspirent peu de respect ; les droits privés, nuls égards ; ou plutôt il n'y a déjà plus à leurs yeux, à bien parler, de droits privés, mais seulement une utilité publique. Ce sont pourtant, en général, des hommes de mœurs douces et tranquilles, des gens de bien, d'honnêtes magistrats, d'habiles administrateurs ; mais le génie particulier à leur œuvre les entraine.

Tocqueville, *L’Ancien Régime et la Révolution,* III, 3, *op. cit*., p. 248-249.

Il y a en effet une passion mâle et légitime pour l'égalité qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés. Cette passion tend à élever les petits au rang des grands; mais il se rencontre aussi dans le cœur humain un goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau, et qui réduit les hommes à préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté. Ce n'est pas que les peuples dont l'état social est démocratique méprisent naturellement la liberté; ils ont au contraire un goût instinctif pour elle. Mais la liberté n'est pas l'objet principal et continu de leur désir; ce qu'ils aiment d'un amour éternel, c'est l'égalité; ils s'élancent vers la liberté par impulsion rapide et par efforts soudains, et, s'ils manquent le but, ils se résignent; mais rien ne saurait les satisfaire sans l'égalité, et ils consentiraient plutôt à périr qu'à la perdre.

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique,* tome 1 (1835), I, 3, Paris, GF-Flammarion, 1981, p. 115-116.

La haine que les hommes portent au privilège s'augmente à mesure que les privilèges deviennent plus rares et moins grands, de telle sorte qu'on dirait que les pas­sions démocratiques s'enflamment davantage dans le temps même où elles trou­vent le moins d'aliments. J'ai déjà donné la raison de ce phénomène. Il n'y a pas de si grande inégalité qui blesse les regards lorsque toutes les conditions sont inéga­les; tandis que la plus petite dissemblance parait choquante au sein de l'uniformité générale; la vue en devient plus insupportable à mesure que l'uniformité est plus complète. Il est donc naturel que l'amour de l'égalité croisse sans cesse avec l'égalité elle-même; en le satisfaisant, on le développe.

Cette haine immortelle, et de plus en plus allumée, qui anime les peuples démo­­cratiques contre les moindres privilèges, favorise singulièrement la concen­tration graduelle de tous les droits politiques dans les mains du seul représen­tant de l'État. Le souverain, étant nécessairement et sans contestation au-dessus de tous les citoyens, n'excite l'envie d'aucun d'eux, et chacun croit enlever à ses égaux toutes les prérogatives qu'il lui concède.

L'homme des siècles démocratiques n'obéit qu'avec une extrême répugnance a son voisin qui est son égal; il refuse de reconnaitre à celui-ci des lumières supérieures aux siennes; il se défie de sa justice et voit avec jalousie son pouvoir; il le craint et le méprise; il aime à lui faire sentir à chaque instant la com­mune dépendance où ils sont tous les deux du même maître.

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, tome 2 (1840), IV, 3, *op. cit*., p. 361.

Quand l'homme qui vit dans les pays démocratiques se compare individuellement à tous ceux qui l'environnent, il sent avec orgueil qu'il est égal à chacun d'eux; mais, lorsqu'il vient à envisager l'ensemble de ses semblables et à se placer lui-même à côté de ce grand corps, il est aussitôt accablé de sa propre insignifiance et de sa faiblesse.

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, tome 2 (1840), I, 2, *op. cit*., p. 17.